

qui se plaignent que leurs maris les battent toujours en sortant d'ici, et qu'il n'y a pas de pain chez elles, parce qu'on vient boire et jouer tout l'argent qu'on gagne dans la semaine ? et la voisine Marianne qui pleurait l'autre soir, parce que son fils a connu ici un autre jeune homme qui le détournait de son ouvrage ; et les chansons et les jurements ! — Allons, taisez-vous, petite fille, je sais de que j'ai à faire, entendez-vous."

Malgré cet air d'assurance, Christophe était ébranlé, il en parla à sa femme, et pour la première fois il lui témoigna la crainte que sa fille si sage et si modeste ne fût pas bien dans leur maison. Il y avait tant de douceur et de soumission dans les remontrances de Jeannette, elle était si pieuse, si douce, qu'elle en était venue à inspirer à ses parents un respect dont ils ne se rendaient pas compte, mais qui augmentait leur tendresse pour elle.

Christophe n'osait plus jurer devant sa fille ; il ne l'appelait plus pour l'éclairer quand il allait déguster son vin ; sa mère l'accompagnait quelquefois au catéchisme ; elle était touchée de sa piété, et fière de ses succès ; et comme elle n'avait pas le cœur mauvais, elle regrettait toujours de ne pouvoir rien faire pour l'ecclésiastique auquel elle commençait à comprendre qu'elle devait beaucoup.

Enfin, un jour qu'elle en parlait à Christophe : " Il me vient une idée, lui dit celui-ci, si j'allais lui servir la messe ; il n'a peut-être pas besoin de moi ; mais enfin cela lui prouvera toujours que j'ai envie de lui être bon à quelque chose. Magdeleine approuva cette idée. Christophe avait eu des principes religieux dans sa jeunesse ; il avait même été enfant de chœur, et il n'avait pas entièrement oublié ses anciennes fonctions. Tout en servant ses pratiques, il commença à chercher à se rappeler ce qui lui en était échappé. Quand il se crut sûr de sa mémoire, il s'informa de l'heure de la messe du Vicaire, dit au servant qu'il le remplacerait, et se présenta au pied de l'autel, où peu de gens de sa profession s'étaient jamais trouvés avant lui, et où il était lui-même étonné de se voir.

Le Vicaire lui dit quelques paroles obligantes qui l'engagèrent à répéter ses fonctions. Comme elles satisfaisaient sa reconnaissance, il les remplissait avec un zèle, qui le rendait plus heureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Enfin, le jour de la première communion arriva ; Jeannette remplit d'une joie céleste s'agenouilla devant ses parents pour leur demander leur bénédiction : ils la lui donnèrent du fond du cœur ; elle était si bonne, et ils l'aimaient tant !

Elle se permit alors de renouveler le vœu bien ardent et bien respectueux de les voir quitter un état si peu fait pour eux, pour prendre un plus conforme à leurs bons sentiments. Christophe et Magdeleine furent attendris, ils étaient ébranlés depuis longtemps : elle eut le bonheur de les décider, et la bonne petite fille recueillit le fruit de ses prières, et la récompense de ses vertus,

Ses parents vendirent leur fonds pour en acheter un de mercerie ; Jeannette toujours pieuse, laborieuse et soumise les seconda dans leur commerce ; il prospère entre leurs mains, et l'enseigne du *Signe de la croix* attire autant de chalands que celle du *rendez-vous des bons garçons*.

— Grand merci de votre belle histoire, père Simon, elle est trop touchante : elle a trop de rapport avec la mienne pour que je l'oublie jamais. Dieu est bien bon de se servir ainsi des enfants pour ramener à lui les pères de famille !

— Sans-doute, mon cher monsieur Germain ; et les pères de famille sont bien heureux, quand ils n'abusent pas de cette bonté. Pour moi, je ne peux concevoir que des parents soient assez aveugles et ennemis d'eux-mêmes pour négliger ou pour refuser de donner à leurs enfants une bonne éducation. Il faut qu'ils n'aient aucune expérience et qu'ils ne réfléchissent jamais sur les malheurs qu'ils se préparent dans leurs vieux jours.

— J'ai connu, il y a quelques années, un vieux châlonnier qui a payé bien cher sa négligence à ce sujet. Ce n'était pas cependant un méchant homme ; mais il était d'une insouciance extrême, et il ne voulait pas comprendre qu'il ne suffit pas de nourrir et d'élever une famille, mais qu'il faut encore lui donner de sages principes pour qu'elle puisse se bien gouverner par la suite.

“ Notre homme, qui avait bon cœur, travaillait sans jamais perdre de temps. Il suait sang et eau pour pouvoir substanter tous les siens ; et, comme il était toujours le premier et le dernier à la besogne, nous l'avions surnommé l'*Infatigable*. Tout cela était sans doute très-bien, mais ce n'était pas assez. Il donnait la nourriture à ses enfants, mais rien de plus. Le pain ne manquait pas chez lui, mais ses soins n'alliaient pas au-delà. Ses garçons vagabondaient toute la journée dans la rue ; et, au lieu de se former, dès leur jeune âge, à la vertu, ils faisaient l'apprentissage de tous les vices. Les

voisins venaient quelquefois lui faire des plaintes sur leur compte. *Il faut que jeunesse se passe* ; telle était sa réponse. Lorsque les tours que ces petits garnements avaient joués étaient par trop graves, alors il les grondait fort. Ceux-ci criaient, pleuraient, promettaient de ne plus recommencer, et le lendemain, il n'était plus question de rien.

“ Une personne sensée que j'ai connue et qui faisait grand cas d'Ambroise, à cause de son courage et de son ardeur pour le travail, voulut lui donner quelques conseils et lui faire entrevoir qu'il n'agissait pas en bon père ; mais elle ne put lui faire entendre raison, ni rien gagner sur lui. “ Oh ! répondit-il, je ne suis pas inquiet sur leur compte, quand il faudra qu'ils gagnent pour vivre, et quand ils n'auront du pain qu'en travaillant à la sueur de leur front, vous verrez qu'ils ne resteront pas les bras croisés.” Le pauvre Ambroise ! Oh ! qu'il exprimait cruellement son erreur.

“ Je ne vous raconterai pas tous les tourments, toutes les tracasseries qu'il essuya de la part de ses enfants, ni la triste fin que firent plusieurs d'entre eux ; j'arrive de suite à sa malheureuse vieillesse, qui fut abreuée de dégoûts et d'amertumes de toute espèce.

“ J'ai été voir bien des fois cet infortuné vieillard, qui était devenu infirme, et à qui ses enfants dénaturés refusaient les soins le plus indispensables, et quelquefois même le pain nécessaire pour sa nourriture. Mal couché, mal vêtu, à peine nourri, il était encore presque continuellement rudoyé par eux, et traité avec insolence et mépris. Sa vie leur paraissait à charge : et, par leur ton, leurs manières et leurs paroles, ils lui reprochaient constamment le peu qu'ils lui donnaient, et ils lui faisaient sentir combien sa présence leur était importante.

“ Oh ! si tous ceux qui prétendent qu'il n'est pas nécessaire de donner de bons principes aux enfants ; si ceux qui disent que l'éducation religieuse est chose superflue et passée de mode, avaient pu venir contempler le malheureux Ambroise sur son pauvre grabat ; s'ils avaient vu comme moi les souffrances et les angoisses de cet infortuné père de famille, ils n'auraient pu supporter de sang-froid le spectacle des indignités dont on le rassassait chaque jour ; ils auraient senti leurs cheveux se dresser sur la tête ; et, le cœur navré des scènes affreuses dont ils auraient été les témoins, ils auraient dit comme moi : “ Ah ! qu'un père est malheureux dans ses vieux jours, quand il n'a pas donné à sa famille de bons principes et une bonne éducation ! ”

“ Il fallait entendre le vieil Ambroise se désoler, se désespérer de l'ingratitude et de l'odieuse conduite de ses enfants.

“ Moi qui ai tant fait pour eux, me disait-il, moi qui tous les jours de ma vie ai travaillé sans relâche pour leur donner du pain, moi qui me suis imposé toutes sortes de privations pour qu'ils n'en aient pas à éprouver, et pour qu'il ne leur manque rien, être traité comme ils me traitent ? O les misérables, ils seront maudits de Dieu.”

Ambroise, sans doute, avait beaucoup fait pour ses enfants ; mais il avait négligé un point essentiel, et c'était la véritable cause de tous les maux.

Il se sentait bien aussi lui-même : “ Si j'avais écouté, me disait-il quelquefois, les bons conseils qui m'ont été donnés, je ne serais pas réduit dans le triste état où vous me voyez. Hélas ! Je n'ai rien voulu entendre, et je me rappellerai toujours ces paroles que m'a dites une personne qui me voulait du bien, et qui m'engageait à ne pas mettre tant d'insouciance à surveiller mes enfants. Ambroise, Ambroise, vous pleurerez plus tard votre négligence avec des larmes de sang ! Je me moquais alors de ces sages avertissements ; j'étais dans la force de l'âge : je me sentais du courage et de la vigueur ; mais aujourd'hui que je paie cherement mon aveugle obstination ! ” J'étais tellement touché de la cruelle situation où je trouvais ce pauvre vieillard, que, quoique je ne fusse pas trop à l'aise, j'allais souvent lui porter quelques secours, et je ne laissais guère passer de jour, sans aller le voir et chercher à le consoler de mon mieux. J'y réussissais, grâce à Dieu, assez bien ; il finit par prendre ses maux en patience, et il eut le bonheur de mourir en chrétien.

Suite au prochain numéro.

COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

LA RENTRÉE DES CLASSES DU COLLÈGE DE ST. HYACINTHE aura lieu le 10 SEPTEMBRE. Les prix de pension et d'éducation sont les mêmes que ci-devant. Le PREMIER SEMESTRE et tous arrérages doivent se payer à la RENTRÉE DES ÉLÈVES, et le SECOND SEMESTRE avant le 25 FÉVRIER. Les parents devront se conformer à ces conditions. On exige £1, en sus, des élèves qui fréquentent les CLASSES DE CHIMIE ET PHILOSOPHIE NATURELLE.

J. LAROCQUE,
Directeur.